

# Le Violoneux

de Edouard Serpette

in : Excelsior, 16 janvier 1919 (site Retronews)

Il montait tous les jours, courbé, lentement sur le plateau où les baigneurs faisaient leur cure d'air et de soleil. Il n'avait pas d'argent pour prendre le funiculaire et éviter à ses vieilles jambes cette pénible ascension. Et il était là, chaque après-midi de gaie lumière, dès les premières arrivées.

Quelques temps qu'il fit, je venais moi-même sur le plateau : j'y trouvais la solitude nécessaire à ma correspondance, à mon travail. Mais lui était là, toujours avant moi, infatigable, sauf toutefois les jours de grosse pluie.

Je ne prenais pas grand agrément à sa présence, car son répertoire était bien monotone, sinistre de médiocrité. Eh ! Quoi, les baigneurs n'étaient point si difficiles, et leur ennui se divertissait volontiers des chansons à la mode et des rengaines populaires. Parfois, le violoneux s'approchait du skating et remplaçait pour un moment, l'horrible phonographe qui faisait danser les patineurs ; je ne sais point ce qui était préférable du phonographe ou du violoneux.

La tempête avait régné, sans ménagement, cette nuit-là ; un matin, il n'y eut plus de montagnes : la ville, la vallée, tout était sous la pluie épaisse que le vent chassait, balayait, comme parfois, sur les côtes, font les ouragans d'équinoxe. Le pays n'avait rien subi jamais d'aussi abominable, en suite surtout à une journée glorieuse où, pour une rare fois, la nature s'était épanouie. J'espérais donc trouver ma solitude merveilleusement calme. La « ficelle » me monta, en effet, moi seul sur le plateau ; mais quand j'arrivais, le violoneux était là.

Et il monta tous les jours qui suivirent, fort mauvais ; il monta pour rien, sa boîte sous le bras ; il demeurait, chaque fois, tout l'après-midi sous un arbre énorme qui l'abritait à peu près, son instrument à côté de lui ; il restait là, songeur, méditatif, endormi peut-être en quelque rêverie. Il m'intriguait, et je ne parvenais pas à comprendre cette obstination de s'imposer sans raison, sans intérêt, cette course, alors que, peut-être, dans un hôtel ou à l'établissement thermal il aurait pu recueillir quelques sous.

Le soleil, pourtant, ne prolongea pas sa bouderie, et les promeneurs revinrent. Le violoneux leur fit des sérénades. Trois jours durant, je remarquais que son audition comprenait une valse, une valse à la mélodie chantante où se retrouvait un peu de toutes les harmonies, mais dans une forme heureuse, limpide, et qu'appréciaient d'ailleurs les assistants. Était-ce donc une invention ? Une composition originale ? Un soir, je le lui demandais.

De près, le violoneux était un vieillard : sa voix chevrotante, un peu cassée, faisait pitié. Il m'expliqua :

- Oui, c'est un morceau à moi. Il n'a jamais été écrit : il mourra avec moi.

Je poussais ma curiosité.

- Mais il y a là une recherche intéressante : à l'orchestre, cette valse aurait un succès certain. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle soit publiée ?

- J'ai fait cela, autrefois, pour quelqu'un qui a disparu. C'est un souvenir douloureux.

Nous continuâmes de cheminer ensemble ; mais le violoneux ne dit plus rien.

[...] voici ce qu'il arriva le lendemain.

Comme à l'accoutumée, le violoneux fut là dès l'après-midi et, à son heure, il parcourut les groupes, s'arrêtant pour une ritournelle à chacun.

Il y avait, non loin d'un de ces groupes, une jeune femme blonde que j'avais déjà remarquée, sous sa capeline mauve ; un enfant, une manière de chérubin aux boucles folles, auprès d'elle ; Ils demeuraient seuls toujours l'un et l'autre ; et elle, la maman, couvait de tendresse l'être si frêle qui jouait dans la riche lumière.

A proximité, le vieillard s'installa, entreprit je ne sais quelle chevauchée, puis la valse, sa valse, qui rendait l'auditoire pensif et faisait s'arrêter les doigts sur les ouvrages, les yeux sur les lectures. Il me sembla que le mouvement prenait plus d'ampleur, que l'harmonie s'élevait plus importante, plus vibrante, et que, cette impression, je n'étais point seul à l'éprouver.

Quand il eut fini, des bravos éclatèrent, des voix murmurèrent, des mains apportèrent de menue monnaie dans le chapeau que tendait le violoneux. Une main, parmi celles-là, s'avança, celle de la jeune femme blonde, une main nue, diaphane, sans un bijou. Alors lui, le vieillard, se mit à trembler un peu et quand il vit le geste d'aumône s'accomplir, il retira son chapeau : il dit :

- Oh ! Non, pas vous, je ne veux pas... Pas vous...

Puis il tomba, raide.

Quelques-uns, nous le relevâmes ; il fut étendu sur une chaise longue ; il rouvrit les yeux ; la jeune femme était là encore. Il murmura :

- Oh ! Non, pas elle... qu'elle s'en aille... Et puis, je veux partir... mon violon... qu'on me donne mon violon...

L'instrument, par hasard, ne s'était point brisé ; on le remit dans sa boîte ; d'un effort douloureux, visible sur ces traits, le pauvre être se redressa, prit sa boîte, partit.

Et pas un n'eût la pitié de s'en inquiéter davantage.

Est-ce que ça compte une sensibilité de violoneux ?

Derrière lui, je descendais. Il butait aux pierres du sentier ; ses pas, mal assurés, roulaient sur les cailloux. J'offris mon bras.

- Merci, me dit-il, je veux bien, je suis tellement fatigué. Je n'aurais pas dû, voyez-vous, je n'aurais pas dû. C'était une trop grande douceur de faire revivre cette chanson,, car elle chantait, n'est-ce pas, ma valse... Je me prenais presque – oh ! Si délicatement – à retrouver une image, comprenez-vous ?... Mon si vieux cœur se réchauffait... Et elle n'a pas compris... elle n'a rien vu de cela... Pour moi, cela n'a plus grande importance. Mais pour elle, la jolie petite âme qui a encore toute sa vie, si elle ne devine pas mieux, elle sera comme l'autre, elle ne sera pas heureuse, puisqu'elle ne rendra pas heureux...

Et il ajouta, avec un soupir, un soupir profond, déchirant :

- L'autre ! Pourquoi faut-il que ce soit une nécessité, sur terre, d'aimer ?